

LA RUGUEUSE RÉALITÉ

Michel Maffesoli*

Penser à même la vie. C'est certes hasardeux, tout comme elle l'est elle-même. C'est cependant ce qui permet d'être au plus proche de la troublante réalité. Loin des principes qui ne sont qu'illusions, cela conduit à s'attacher à la touffeur du présent. Toujours et à nouveau fécondante. Et ce non pas d'une manière élitiste, pour la beauté du geste, mais bien parce que c'est dans ce *présentisme* que se niche ce que W. Benjamin nommait "le concret le plus extrême".

C'est bien ce paradoxe de la proximité qui doit nous guider pour apprécier l'importance et les conséquences de l'étonnante "transfiguration du politique" s'opérant sous nos yeux. En rééditant ce livre il me semble nécessaire de rappeler, avec une immodeste humilité, que les pensées les plus pertinentes n'apprennent, et *a fortiori* ne créent, rien de neuf. Elles se contentent de mettre à nu, "d'inventer" ce qui est évident. S'employant ainsi, à dévoiler ce qui est.

En la matière que, comme cela fut le cas en d'autres époques, l'indéniable désaffection vis-à-vis du politique ne signifie nullement la fin de l'*être-ensemble*. Tout simplement ce dernier investit-il une autre "figure". Mais avec l'arrogance caractérisant les élites qui ne sont plus en concordance avec la culture de leur temps, l'intelligentsia moderne n'arrive pas à admettre que la "forme" politique soit, complètement, saturée¹.

Il est, à cet égard, instructif de noter que la quasi-totalité des analyses sociales, celles des universitaires, journalistes et, bien sûr, hommes politiques, sont obnubilées par les catégories héritées de la philosophie politique du XIX^{ème}. On en voit l'actualité!

C'en est presque touchant. Et l'on peut se demander si ces analyses, d'une manière quelque peu "surréaliste", ne prennent pas la place de ce qui fut, dans l'empire byzantin finissant, les sempiternels débats sur le sexe des anges. Les querelles entre divers partis de droite et de gauche n'étant pas sans rappeler celles opposant, lors des conciles, les ariens, les donatistes et autres orthodoxes. L'abstention en témoigne, c'est le mécanisme même de la représentation qui est

saturé. Il ne reste plus des représentations théoriques que des mots vides de sens. Quant à la représentation politique, elle n'engendre plus qu'ennui ou dérision. Pour ce qui est de la "représentativité" des sondages d'opinion, des débats journalistiques et autres analyses politistes, il y a longtemps que tout cela n'est plus qu'une pantalonnade ne servant qu'à amuser la galerie, et suscitant une indéniable suspicion chez les spécialistes eux-mêmes.

Décidément la vraie vie est ailleurs. Ou plus exactement elle est ici et maintenant, donc bien loin des projets et propositions politiques quelle qu'en soient les couleurs. Voilà la banalité de base qu'il convient de rappeler : il y a bien une fracture sociale, mais celle-ci est entre ceux qui "disent" la vie et ceux qui se contentent de la vivre. Cette distinction entre la société et, en son sens large, le corps politique, distinction essentielle par exemple dans la pensée d'Hanna Arendt, mérite d'être pensée. Et, n'en déplaise aux amateurs de "fast food" théorique, d'être pensée en profondeur. Avec toute l'aridité que cela suppose.

À défaut d'un tel effort, la fracture va devenir fossé infranchissable. En effet, il n'y a rien qu'un pas entre la dissidence larvée, et ce qui pourrait être une rébellion déclarée. La frontière est ténue, mais c'est fort rapidement qu'elle est franchie lorsque le temps est venu. J'essaie, ici, de rendre attentif à cette "*secessio plebis*" dont l'origine peut être cherchée dans la distinction structurelle existant entre le "pouvoir" institué et la "puissance" instituante².

Pour en faire une actualisation, il n'est peut-être pas inutile de proposer une brève généalogie du projet politique ayant façonné la modernité occidentale. En rappelant, dès l'abord, que cette "modernité" ne débute pas, comme il est convenu de le dire, au XVI^{ème} ou XVII^{ème} siècle, mais trouve son origine dans l'héritage judéo-chrétien avec l'universalisme qui le caractérise. Cet héritage est bien théorisé dans la pensée de Saint Augustin qui, en particulier dans *La Cité de Dieu*, montre bien le substrat "sotériologique" d'un tel universalisme. La vraie cité est à venir, le "salut" consiste à l'atteindre.

Voilà le fondement du mythe progressiste qui a tant marqué notre tradition et qui culmine dans la pensée sociale du XIX^{ème} tendue vers la recherche d'une société parfaite. De l'économie ou de l'histoire du salut augustinienne aux grandes théories de l'émancipation, on retrouve la même ascèse à l'œuvre : il faut dépasser le péché, l'aliénation, le dysfonctionnement afin d'arriver à la perfection, que celle-ci soit individuelle ou sociale.

Dans le même temps, ce "monde-ci" est stigmatisé à outrance : vallées de larmes qu'il convient de traverser au plus vite, dans la perspective chrétienne, société injuste qu'il faut parfaire dans les systèmes sociaux du XIX^{ème} siècle, la "tension" vers le futur est identique. Elle détermine bien cette logique du "devoir être", c'est-à-dire le moralisme qui est le fondement essentiel de la perspective politique.

Moralisme s'exprimant dans l'idéal de maîtrise, de soi, du monde, trouvant son apogée dans la philosophie des Lumières ou dans les théories de l'émancipation du XIX^{ème}, pour lesquelles la jouissance est projetée dans le futur, au terme d'un travail (sur soi, sur le monde) qui devient, dès lors, la valeur essentielle. Un même fil rouge parcourt "l'économie du salut" et l'économie *stricto sensu*, celui de la marche royale du Progrès, dont la philosophie de l'Histoire est la théorisation achevée.

Il me semble que c'est cette "logique de la domination" qui est, dans les faits, saturée. À la morale politique et à l'universalisme, s'opposent de multiples tribalismes, des localismes, des sentiments d'appartenance exacerbés. Toutes choses traduisant, pour le meilleur et pour le pire, le plaisir-désir de partager, au plus proche, ce qui est donné à vivre *hic et nunc*.

C'est un tel présentéisme qui constitue une inversion de polarité fondamentale : amour du monde pour ce qu'il est. Ainsi que l'indique Nietzsche "ici l'on pourrait y vivre, puisque l'on y vit". D'où l'importance de la "proxémie", de la vie courante, nécessitant la mise en place d'une sociologie compréhensive qui soit à même de dire les métamorphoses de la réalité. La production musicale, sous ses diverses formes, la création culturelle, les performances artistiques etc... ont déjà épousé ce "souci" quotidien. Il est temps que la pensée s'y emploie.

L'on est loin d'un "ego", prédateur de la nature. D'un individu, maître de lui-même et, sur cette base, s'associant ou combattant. Toutes choses qui sont à la base du fameux contrat social, dont la modernité a décrété l'aspect universel.

Non, ce qui est en jeu de nos jours est bien le relativisme des passions. Non plus l'Histoire et son progrès continu, mais bien les petites histoires, fondement des communautés de destin.

Sociologie de l'orgie ai-je déjà proposé en son temps. C'est-à-dire sociologie des émotions communes. Les communions sportives, musicales, religieuses, consommatoires en sont l'expression. Elles fondent une érotique sociale où ce qui compte, plus ou moins consciemment, c'est la perte de soi dans un sujet collectif plus vaste : celui de la tribu.

Nous sommes au cœur de la "transfiguration du politique" : un lien social ne reposant plus sur des "impératifs catégoriques", ceux de l'universalisme, mais bien, pour reprendre une heureuse expression de Ortega y Gasset, sur des "impératifs atmosphériques". Il faut donc prendre en compte et comprendre des climats différenciés. Ainsi les effervescences sportives, ludiques, guerrières ou même terroristes, ces incendies qui s'allument dans les pourtours de nos cités sont-elles des expressions d'une telle érotique sociale. La morale politique laisse la place à une éthique de l'esthétique.

L'universalisme moderne, celui de la tradition occidentale, fut efficace. Il a élaboré un social rationnel, mécanique, prédictible³. Il s'inscrit dans une attitude polémique avec le monde, avec la nature, avec les autres. Il suscite une pulsion d'émancipation, celle de l'idéal démocratique, de diverses manières il réinvestit ce que G. Tarde appelait la "sociomachie mythologique", le perpétuel combat entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres.

Tout autre est le relativisme des valeurs qui, au contraire, fût-ce d'une manière dialogique, "contradictoire"⁴, repose sur le dialogue, parfois cruel, avec le monde et les autres. Dès lors, ce n'est plus l'émancipation politique qui prévaut, mais, *stricto sensu*, la "compassion", le partage des passions. Ce *relativisme*, c'est à dire cette mise en relation, met l'accent sur le paradoxe du quotidien, l'importance du "domestique", la sensibilité écologique. Toutes choses qui en appellent à une sorte d'harmonie conflictuelle, celle de la tension, celle qui prend en compte l'hétérogénéité fondamentale du réel. Face à une telle inversion des valeurs sociétales, l'on ne peut plus se contenter de répéter, ad nauseam, les incantations démocratiques qui nous sont familières. Elles se sont abstractivées, vidées de sens. Liberté, citoyenneté, contrat, individu etc.



voilà autant de termes qui tendent à constituer un “ idiolecte ”, langage propre à quelques-uns et compris par eux seuls. Ils ont, en leur temps, “ inventé ” la modernité. Il faut trouver d’autres paroles pour faire naître la posmodernité en gésine.

Mais pour ce faire, il est important de perturber nos certitudes et ce, non pas pour le simple plaisir de la provocation, mais pour être en accord avec la fermentation des esprits. Le conformisme de pensée, qui règne en maître dans les débats publics et dans la production intellectuelle n’est plus de mise.

La “ tabula rasa ” que proposait Descartes, au début de la modernité est une bonne tactique pour penser notre temps. Cela peut permettre de savoir comprendre tout à la fois l’aspect charnel des choses humaines et “ leur raison propre ”. La cohérence interne qui les anime. Le sens immanent qui les meut.

À chaque moment fondateur, la mystique prévaut sur la politique. C’est cela la “ puissance ” de base dont il a été question. Voilà bien les forces spirituelles qui, d’une manière désordonnée, parfois dévoyée et sanguinaire, s’expriment sous nos yeux. Il ne sert à rien de condamner ou de bougonner, mais bien de risquer des paroles qui “ correspondent ”, qui répondent à la rhétorique sociale tentant de s’exprimer. *Dans le Savant et le politique*, Max Weber signale qu’il faut “ être à la hauteur du quotidien ”. Belle injonction s’il en est, en ce qu’elle nous incite à être attentifs à ce qui, justement, est à l’état naissant, en son sens fort à la culture en gestation. Culture partagée par tous, culture terreau de socialité. Mais pour ce faire, peut-être faut-il prendre le parti de “ l’idée locale ” contre l’idée universelle. Le parti d’un enracinement dynamique contre l’abstraction progressiste. Le parti du particularisme contre l’universalisme. D’une manière quelque peu prophétique, James Joyce dans *Ulysse*, signale que l’histoire est un cauchemar dont il faut se réveiller. Peut-être faut-il extrapoler le propos à la politique. Car il semble bien que de rêve généreux qu’elle était, elle soit devenue un cauchemar reconnu comme tel par l’immense majorité.

C’est au plus proche que s’investit l’énergie de tout un chacun et ce dans le cadre communautaire qui est le sien. Tribus partageant un territoire réel ou un territoire symbolique, regroupement en fonction des goûts, des passions et des émotions diverses. Le particularisme et le relativisme culturels sont, certainement, les données essentielles du monde. Contre les évidences bien pensantes et, très souvent

dégoulinantes de bons sentiments, un tel relativisme nous renvoie à ce qui est évident : à savoir la mise en relation, faite d’amours et de haines, d’attractions et de répulsions, de valeurs fort différentes.

Face à un tel tribalisme, ainsi que je l’ai indiqué dans un livre précédent (*Le Temps des tribus*, 1988) tous les scénarii sont possibles. Celui de la barbarie comme celui de l’accommodement. Mais plutôt que de, tel Don Quichotte, lutter contre des moulins à vent, il vaut mieux, avec lucidité, repérer la vraie “ figure ” de la concordance sociétale. Dès lors, le seul principe de réalité, la vraie “ realsocialité ” n’est plus à chercher dans l’obsession du pouvoir, mais dans la *souveraineté* de l’expérience commune.

En effet confronté au pouvoir, il est aisé de toujours dire “ non ”. C’est d’ailleurs l’habituelle posture de l’intellectuel, qui est, ne l’oublions pas, obnubilé par le péché et le salut. D’où la culture de culpabilité et de ressentiment qui est au fondement de la plupart des analyses sociales critiques.

Tout autre est la réflexion affirmative. Elle s’emploie à présenter des idées et des situations en bourgeons, fleurs potentielles pas tout à fait écloses. Cet intérêt pour l’inachevé, pour ce qui est en chemin, est certainement l’attitude la plus pertinente pour comprendre l’aspect têtue, lancinant, exigeant, du vouloir vivre, du “ *devant être* ” taraudant nos sociétés. Dès lors, n’est-il pas opportun pour une pensée organique d’être quelque peu entêtante ? Répétitive, lancinante même ? En tout cas, c’est ainsi que l’on pourra analyser un nouveau collectif en gestation .

Rio de Janeiro / 10.2.02

NOTAS

* Paris V - França.

¹Sur la sociologie figurative, je renvoie à P. Tacussel, *Mythologie des formes sociales*. Méridiens-Kliensieck, 1995, p. 10 sq. Sur l’importance de la “ forme ”, cf. P.Watier, *Le Savoir sociologique*, DDB, 2000. P. 158, sq. et G.Simmel, *Le Problème de la sociologie*, in G.Simmel et les *sciences humaines*, sous la direction de O. Rammstedt et P.Watier. Méridiens-Kliensieck, 1992. P. 35

²Cf. mon livre, M.Maffesoli, *La Violence totalitaire* (1979), Sur la *secessio* cf. infra ch. 2, 3.

³Sur l’origine de l’universalisme, cf. A. Badiou, *St Paul, la fondation de l’universalisme*. PUF, 1997.

⁴Cf. E.Morin. *l’Identité humaine*. Seuil, 2001 ; G.Durand. *Introduction à la mythologie*. Albin Michel, 1989.